

1947 / 1958

Les années 50: La révolution du tracteur

Après la première guerre mondiale et surtout la seconde la circulation accrue des biens et des personnes a mis le paysan face à ce dilemme

- ou bien faire face à la concurrence en intensifiant la production.
- ou bien déferir, lentement mais sûrement

Le monde paysan, acceptant de bouleverser le paysage et le mode de vie, s'est efforcé de faire face.

- envoyé à la boucherie les bœufs, sont remplacés par un tracteur
- pour réunir des parcelles et créer de grandes pièces, les haies ont été arrachées, des fossés comblés, ainsi la moissonneuse batteuse fera en quelques heures le travail de dizaines d'hommes.
- des champs de céréales ou d'oléagineux occupent la place des vignes arrachées, qui donnaient un petit vin léger et subtil, qui était le lien d'amitié et de convivialité entre voisins et amis
- les veaux sont mis en batterie pour qu'ils engraisent plus vite
- les moulins, les pigeonniers, les lavoirs, les cabanes de vignes, sont tombés en ruines, ou ont été rasés, devenant inutile

L'état et les collectivités locales participent à cette modernisation en encourageant le remembrement, en construisant des châteaux d'eau, en aménageant des lacs collinaires pour l'irrigation et en drainant les sols les plus humides.

Une faim de cochon

En Gascogne tout le monde sait qu'après le nouvel an et jusqu'à la fin mars, le porc gras acheté ou élevé amoureusement depuis des mois sera mis à mort.

"TUER LE COCHON", n'est pas à la campagne considéré comme une cérémonie barbare, ni macabre. Même si l'on trouve dans la simplicité des gestes ancestraux quelques ressemblances, ce que certains pourraient appeler un crime parfait. De nos jours très peu de familles élèvent un cochon, mais beaucoup pas contre en achètent à des éleveurs locaux renommés, quant à la qualité de la viande de leurs produits.

C'est au jour "J", au petit matin, que parents et voisins sont conviés à venir prêter main forte pour procéder au sacrifice, car souvent la bête avoisine les 200 kgs. Dans la maison flotte une odeur de café, la maîtresse de maison s'affaire, le maître est occupé à chauffer le grand chaudron d'eau pour l'ébouillanter tout en faisant dorer de la pointe de son couteau une tranche de pain pour finir son petit déjeuner. Quand tout est prêt, cette bande d'hommes bien décidés se dirigent vers la loge du condamné. Déjà la bête est inquiète ayant jeuné 24 heures, elle s'affole à leur arrivée et commence à pousser des cris, qui font dire au village : - "Biens il y en a un qui tue le cochon.....". Une corde est passée autour d'une patte de l'animal. Les uns poussent, les autres tirent, le groupe se dirige vers le lieu d'exécution. La pauvre bête se sent perdue, s'arc-boute sur ses courtes pattes, mais inutilement.

D'un commun effort il est renversé sur le treuil, ligoté l'heure du sacrifice a sonné. Tout le monde se tait, car l'instant est critique, même le porc lui-même cesse de pousser des cris, résigné semble-t-il, tend son cou lardé. L'exécuteur y enfonce son arme après avoir bien calculé son coup. Au premier contact l'animal frissonne, un grognement traduit l'angoisse d'une pareille mort. La peau se fend à mesure que l'acier s'enfonce. Un second frémissement, un nouveau râle, le couteau est retiré livrant passage à un flot écarlate qui jaillit par intermittence et fume. Le sang est immédiatement brassé vigoureusement dans la bassine. Le porc s'agite une fois encore, son cœur cesse de battre, il est mort : "Las pas manquat" ! ... et on félicite le tueur pour son magnifique coup de maître. La bête est ensuite pelée, nettoyée, pendue par les pattes arrières et vidée.



Il y a maintenant du porc sur la planche.

Dès le lendemain, saucisses, pâtés, boudins, viandes salées, jambons sont soigneusement préparés, assaisonnés. Quand toute cette préparation est terminée, la cochonaille bien rangée, on aura plaisir à affronter l'avenir, le sellier contenant de bonnes réserves pour l'année.

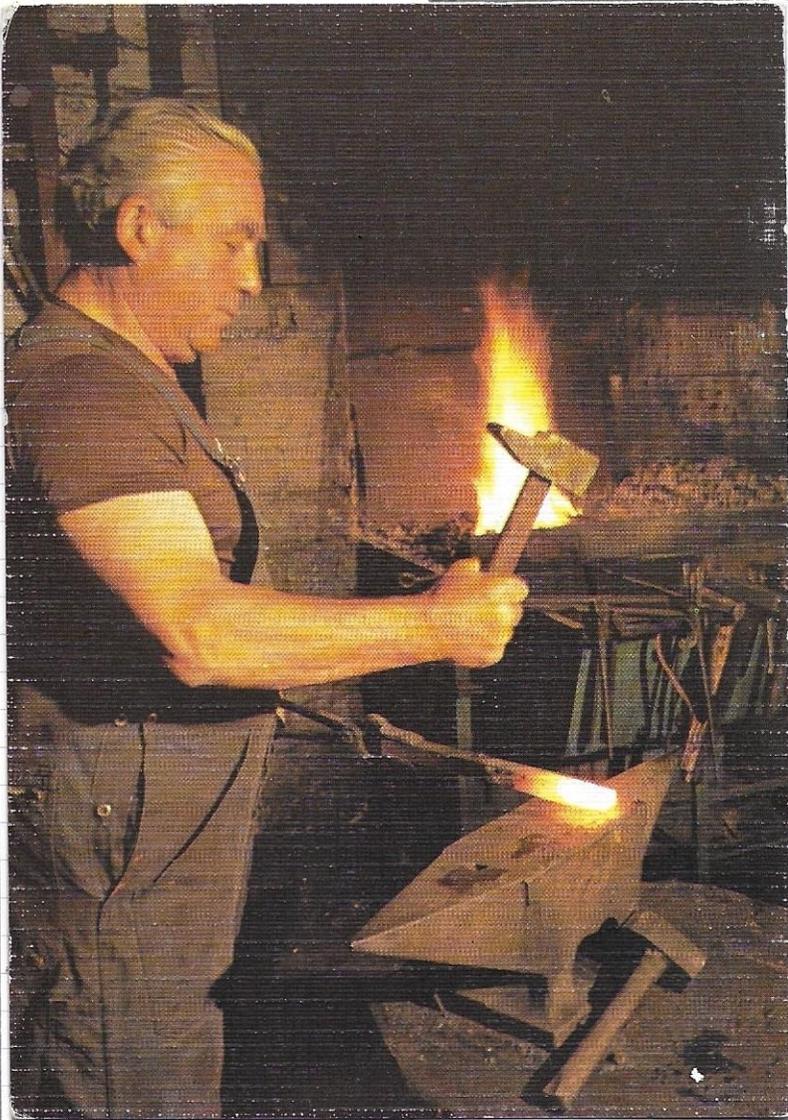
Mais il reste la "fête du cochon" ?

Là les parents et voisins sont à nouveau invités, mais cette fois à un grand repas de ficassée, cela permet de goûter le cochon et de conserver les relations amicales qui maintenant sont de plus en plus perdues. La ficassée est un seul plat de viande succédant à d'autres plats de viande. Ils sont nécessaires pour satisfaire les appétits, mais dès que la faim est un peu calmée, la conversation se généralise. Les desserts et les vins fins haussent le ton du diapason déjà élevé des conversations.

Quand la vieille horloge sonne les douze coups de minuit la tête bourdonnante, les paupières lourdes, chacun regagne sa maison sous les étoiles, ce sont les mœurs et les coutumes de la campagne à l'époque où l'on y fait le cochon.

- NOILHAN -

- La Forge -



A Noilhan, comme dans tous les villages, le forgeron avait sa place. Il fabriquait des outils avec le fer à l'état brut, les affûtait et les réparait.

On ne jetait pas une pioche ou un soc de charrue quand ils étaient usés.

Le forgeron les rechauffait et y ajoutait une nouvelle lame de sa fabrication. Il réunissait les deux pièces chauffées à blanc et après avoir introduit des plaques d'antioxydant, il les soudait à grands coups de marteau sur son enclume d'une façon parfaite qu'on aurait cru la pièce neuve.

Arthur DAWLON a été notre forgeron, succédé par Émile DUTHIL son beau fils.

Pour ma part dans mes jeunes années, faisant partie des badauds j'ai été fasciné par la masse de fer rouge qui prenait forme, de cette odeur sacrée de feraille et le jeu d'ombre et de lumière repartie autour de la forge qui en était l'âme.

M. Carlat



Sur le bord de la route, devant la forge se dresse la vieille pompe à essence, témoin d'une époque où une voiture était une fortune. Le mot "Bouillon" était inconnu.

LES FUNÉRAILLES

Le cérémonial des funérailles, au début du siècle, reste présent dans la mémoire des anciens. Pour ma part un peu plus tard, aux environs de mes dix ans, la nouvelle d'un décès que m'apprenait mes parents me semblait cruelle et injuste à la fois.

Beaucoup d'années plus tard, en promenant mon regard sur les tombes qui bordent les allées du cimetière, les épitaphes me font réfléchir à ses paroles, tout en me rappelant ces instants qui ont entouré leurs funérailles

* * *

Comme une traînée de poudre, la nouvelle allait de porte en porte (un tel ... une telle ...) est mort(e) (cette nuit, ce matin, ...). Alors on portait une attention particulière au premier Angelus, qui confirmera la nouvelle, les premières sonneries confirmeront si c'est un homme ou une femme, selon si c'est la grande ou petite cloche.

Dans la famille du défunt, une main vient d'immobiliser la pendule, juste à l'heure du dernier soupir. Le balancier n'oscille plus, sa respiration s'est éteinte, et lorsque les lamentations cessent et que les larmes roulent doucement jusqu'au bout des nez gonflés, on sent la lourdeur du temps sur le cœur; la cuisine ne contient plus que des ombres et du silence.

Autour du lit ancien, un petit groupe d'amis, de parents et de voisins, sur une table un crucifix dressé, entre deux cierges allumés une assiette remplie d'eau bénite où trempe un rameau desséché.

Dans la cour les poules grattent le fumier, alors que, dans un coin du jardin les ruches s'abritent sous des arbres tordus. Une silhouette s'active autour d'elles et cravate d'un nœud noir leur capuchon doré. On doit associer les abeilles à la douleur de la maison, leur faire prendre le deuil

2

de crainte qu'elles ne s'écilent ou ne s'étiolent. Une vache peut mourir avec le maître. Protégées par ce ruban sombre ~~parfois~~ la fatalité, elles s'attacheront à la ferme pour de longues années. Comment ne pas être ému par cette coutume qui prête une âme mystérieuse et sensible à ses humbles ouvrières?

Deux premiers voisins, en blouse raide, le bérêt tenu contre la poitrine, s'avancent. Ce sont les mandataires de la mort. Ayant bien compris tous les désirs de la famille, ils repartiront tout à l'heure au devant des voisins ou amis intimes du défunt. Ils seront tristes, mais cette tristesse apparente n'aura rien de douloureux. Tout le long du chemin appuyés sur leur bâton, ils deviseront: par intervalles dans leur conversation passera la gravité de leur mission, comme passe dans un jardin ensoleillé une ombre faite par un grand oiseau.

Ils vont prévenir le curé, fixer avec lui l'heure des obsèques, voir le carillonneur et le fossoyeur. L'épicière le boulanger, les parents les relations. A tous, ils vont apporter la nouvelle, accompagnée d'une invitation et de commentaires infiniment ressassis. Ils s'arrêteront de ferme en ferme sans jamais s'asseoir acceptant seulement un verre de vin, une tranche de jambon, un morceau de fromage. Ils mangeront debout lentement par là aux juifs devant l'agneau Pascal.

Quelques larmes seront séchées par l'humaine joie de se sentir vivant, alors qu'un autre est mort. Au retour on trouvera même un air moins tragique à ces messagers de la douleur. Il ne reprendront un air de circonstances qu'en rentrant à la maison du mort, le soir lorsque la lueur des cierges tremblotant à travers la fente des volets mettra une ligne claire sur l'opacité des ténèbres.

3

Dans la cuisine endeuillée on s'organise suivant l'usage pour faire la veillée. Les hommes autour du foyer, les femmes dans un coin d'ombre. Elles récitent le chapelet en évoquant des souvenirs, en racontant des histoires sur le défunt. C'est un murmure confus, des chuchotements étouffés. Ainsi s'organise la veillée autour du feu. La chouette ulule, un frisson passe sur toutes les têtes. Vers minuit on servira du café brûlant; il faut se réconforter pour chasser le sommeil qui vient à pas furtifs comme un voleur. Un peu avant l'aube, les animaux se réveillent dans l'étable voisine et l'un des veilleurs leur apporte du foin et renouvelle leur litière. Peut-on échapper devant la mort aux nécessités de la vie?

Le jour grandit. Une clarté grise se glisse dans la pièce. Les cloches se plaignent au loin. Sur les chemins alentour, des femmes en noir se dirigent vers la ferme. La Bière recouverte d'un drap blanc de la dernière lessive et de fleurs du jardin est posée sur deux chaises. Les cierges font une lumière jaune qui brille au dessus du crucifix et se reflète dans l'eau bénite. Alors devant la porte les mandataires d'hier impassibles et graves comme les maîtres de cérémonie, guident le char à Boeufs dont les grincements plaintifs semblent un accompagnement de sanglots.

Les Bêtes appartienent au premier voisin. Celles du défunt ne sortiront pas aujourd'hui; ils restent dans la maison endeuillée, comme d'humbles serviteurs qui partagent la douleur de la famille. Le cercueil est fiché sur le char et l'important cortège avance. Dans les campagnes éloignées de l'église, le curé et les porteurs n'arrivent pas jusqu'à la ferme mais accueilleront le mort à l'entrée du village. Les hommes suivent tête nue. Les femmes viennent ensuite le haut du visage caché par un foulard noir noué sous le menton.

Le tintement des cloches se rapproche et on aperçoit les premières maisons. On descend la Bière et son équipage rustique est remplacé par un pauvre corbillard qui la conduira à l'église. Chants prières et sanglots répondent en écho à l'officiant qui fera l'éloge du défunt, un homme paucier qui associait son amour de la terre à celui des hommes qui la travaillent.

Après l'absoute, le cortège se rend dans le petit cimetière au fond du coteau. Chaque tombe est un jardinet. Des jardinets fleuris de toutes les fleurs pâles et simples qu'on ne trouve plus que là. Des chrysanthèmes naïfs, sans élégance ni prétention que l'on vient apporter en souvenir chaque veille de l'Inconnu. Un cimetière bordé d'un mur. Un champ de l'éternel qui a pris la place d'un champ de blé, d'un champ d'avoine ou d'une vigne. Il s'échappe à vue d'homme sur la campagne, sur la plaine environnante et les hauteurs alentour.

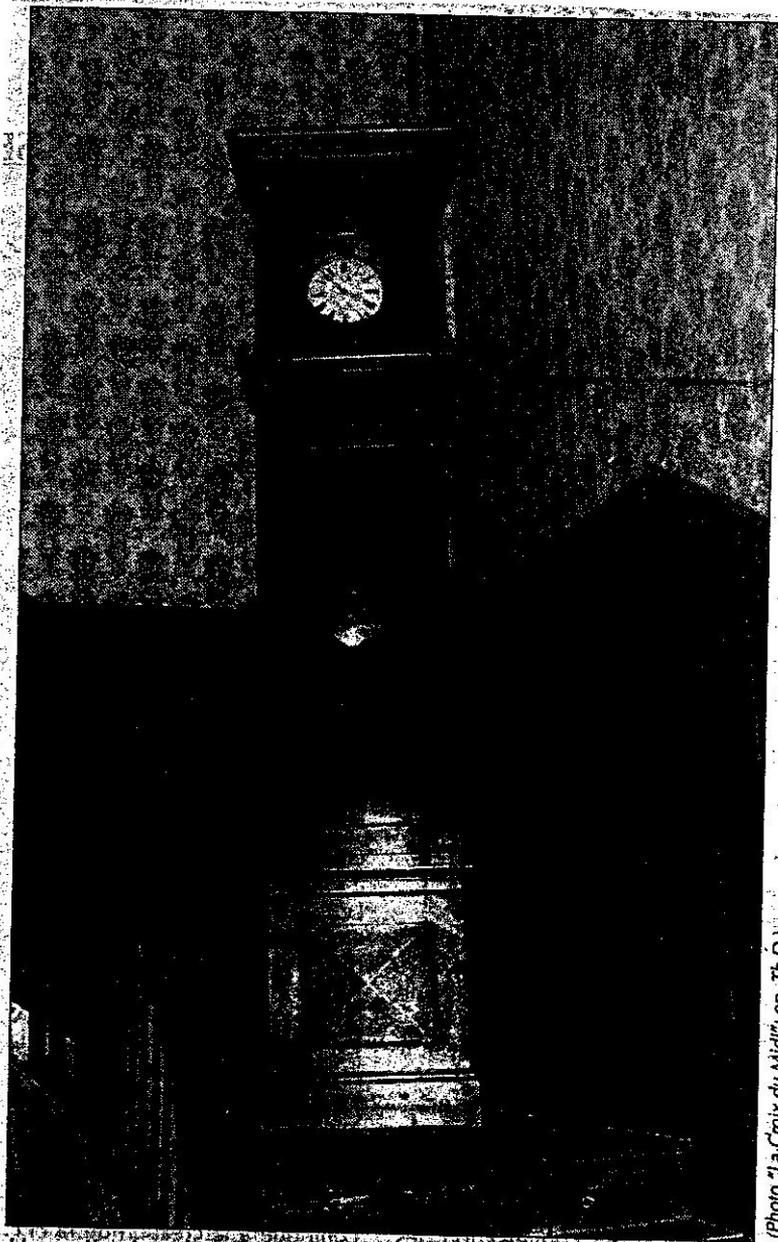
On sent l'odeur de la mousse humide. Pas ou peu de tristesse à l'heure de la séparation : une infinie douceur protège ce coin paisible où le défunt a trouvé le repos auprès des siens disparus.

La cérémonie terminée après les dernières prières, avant les premières pelletées de terre tombées dans le trou noir, quelques gros sanglots, un échange de baisers humides et de poignées de main fortes - la famille et les amis s'en retournent à la maison.

Une personne attend au seuil de la porte. Une cruche remplie d'eau et offrant une serviette, elle fait se laver les mains à tous ceux qui reviennent ; une tradition bien ancienne que chacun respecte dans la campagne de chez nous. On s'agenouille ensuite au pied du lit où le corps a laissé la trace en creux ; on se recueille et on prie encore. A haute voix, on récite le "De Profundis".

Pas de café et pas d'alcool. Assis maintenant autour de longues tables montés sur des tréteaux, chacun tire son couteau de la poche et partage le repas maigre servi comme toujours en ces circonstances. Le silence est seulement troublé par le bruit de solides mâchoires et par le glou, glou des bouteilles qui se vident et se remplissent. Lorsque les couteaux se referment le plus ancien de la famille ou le défunt se lève et transmet aux invités les remerciements de la famille et les invite tous pour la "messe de neuvaine". Chacun répond par un signe de tête et redit un mot de soutien et d'amitié au moment de franchir la porte qui les ramènera vers chez eux.

On se retrouvera le mois prochain et la douleur sera moins bruyante et le repas moins silencieux. Le ruban de crêpe noir flottera encore autour des ruches, délavé par la pluie, déchiqueté par le vent. Au cimetière on se réunira autour de la tombe, dont la terre encore fraîche, où les fleurs fanées effeuilleront leurs pétales. Dans la maison, les aiguilles glisseront à nouveau sur le cadran d'émail. La vie aura continué et le défunt n'est plus là. Sur le buffet de la cuisine, une photo jaunie rappellera son visage qui veille sur nous.



(Photo "La Croix du Midi", op. Th. D.)

Une main vient d'immobiliser la pendule; une tradition qui accompagne les funérailles dans nos campagnes